Dialogues pour Georges Balandier

Un Comtois serein et dynamique

Dialogues for Georges Balandier: A Most Serene and Dynamic Comtois

Junzo Kawada

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21661>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.21661

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 1079-1099

ISBN : 978-2-7132-2687-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Junzo Kawada, « Dialogues pour Georges Balandier », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 228 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 04 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21661> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.21661

Dialogues pour Georges Balandier

Un Comtois serein et dynamique

Georges Balandier vit toujours dans mon cœur, en tant qu'un Comtois généreux et vif d'esprit. C'était tout au début de mon premier séjour d'études en France, en novembre 1962, que j'appris la devise « Comtois, rends-toi ! », « Nenni, ma foi ! », de la bouche de mon amie africaniste, Claude-Hélène Perrot, elle aussi Comtoise et fidèle disciple de Georges Balandier.

Tokyo, automne 1961

En automne 1961 je rencontrai Georges Balandier pour la première fois à Tokyo. Il était invité au Japon pendant un mois par la Société franco-japonaise de sociologie en remplacement de Georges Gurvitch, qui était alors souffrant. Tout au début de son séjour, Afurika kyôkai (la Société africaine

du Japon), dirigée par M. Eiji Fukunaga, avait organisé une petite table ronde avec Georges Balandier. J'eus alors l'occasion de parler en tête-à-tête avec lui. Il voulait voir le *kabuki*, genre épique de théâtre traditionnel né à l'époque d'Edo¹. En tant qu'Edokko (enfant d'Edo) de la neuvième génération, je connaissais assez bien depuis mon enfance cette scène théâtrale et, dès le lendemain, je l'accompagnai à *Kabuki-za*, le meilleur théâtre de ce genre. Monsieur Balandier ne disposant que de peu de temps, je pris un

billet pour un seul acte en choisissant « *Kumagaijin-ya* », une pièce écrite au milieu du XVIII^e siècle pour le théâtre des marionnettes « *bunraku* », qui fut ensuite jouée au *kabuki*, et dont le thème portait sur une guerre entre deux

1. L'époque d'Edo (1603-1867) commença avec la victoire de Tokugawa Ieyasu dans la bataille de Sekigahara (1600), la prise du pouvoir de son shogunat qui avait pour capitale la ville d'Edo (ancien nom de Tokyo) et dura jusqu'à la restauration Meiji (vers 1868). Créé à Kyoto vers 1603 par la prêtresse Dame Okuni, le *kabuki* se répand pendant la période de Tokugawa sous sa forme masculine tout au long de l'époque d'Edo.

clans : Heike et Genji. Cette pièce spectaculaire est assez typique de ce genre de théâtre, mais son intrigue est terriblement compliquée. Avec mon français d'alors, il me fut difficile d'expliquer à un étranger ce qui se passait sur la scène (le service de traduction pour les spectateurs étrangers n'existait pas encore).

À ma grande surprise, Georges Balandier me restitua admirablement son interprétation de ce que signifiait l'ensemble de ce premier acte. Et c'est certainement avec ce même œil qu'il observait les phénomènes contemporains conflictuels en Afrique. Déjà, il s'intéressait à l'expression théâtrale du pouvoir, comme en témoignera plus tard son bel ouvrage *Le pouvoir sur scènes* (Balandier 1980).

Pendant ce séjour, j'eus aussi à traduire en japonais l'une de ses conférences, délivrée à l'Université d'Osaka et remaniée dans une publication intitulée « Réflexions sur une anthropologie dynamique et critique » (Balandier 1962). Cet article condense admirablement les points de vue de l'anthropologie et reflète un moment important dans la formation de la pensée de Georges Balandier. Il y inscrit notamment sa réflexion dans les travaux de l'époque, en particulier par rapport à l'article « La notion d'archaïsme en ethnologie » de Claude Lévi-Strauss (1952) publié dans les *Cahiers internationaux de sociologie* où les deux hommes se côtoyaient. Au moment de cette conférence au Japon, Georges Balandier se rangeait du côté de Jean-Paul Sartre qui venait tout juste en 1960 de publier sa *Critique de la raison dialectique*.

À l'époque de cette première rencontre, je m'intéressais à l'histoire et l'anthropologie de la formation des Royaumes moose de Haute-Volta (depuis 1984, Burkina Faso) : comment ces systèmes politiques de grande envergure, qui ont duré jusqu'à la fin du XIX^e siècle, s'étaient-ils formés au milieu de la savane ? À l'Université de Tokyo, où la documentation sur les Moose était lacunaire, je ne disposais que d'un assez long article du père Eugène Mangin sur les coutumes des Moose en général, publié dans plusieurs numéros d'*Anthropos* des années 1914-1915, et d'un chapitre consacré à ces royaumes dans le fameux livre de Dietrich Westermann, *Geschichte Afrikas : Staatenbildungen südlich der Sahara* (Westermann 1952). Le Japon d'alors n'ayant ni africaniste ni document, il me fallait me rendre en France afin d'y apprendre l'anthropologie africaine avant d'engager une recherche auprès des Moose. Rencontrer Georges Balandier à Tokyo, fut, en ce sens, une providence.

Paris, fin octobre 1962

L'État français m'ayant accordé une bourse, je suis arrivé à Paris à la fin du mois d'octobre 1962, après un mois de voyage en bateau. C'était peu de

temps après l'indépendance de l'Algérie et les violences, dont le massacre du 21 octobre des Algériens, réprimés par les forces de l'ordre sous Papon. Les stations de métro de Paris portaient encore les traces de ces affrontements, mais se faisaient déjà sentir néanmoins une ambiance de soulagement et le retour à une vie plus paisible, rythmée par les chants idéalistes d'un pied-noir juif, Enrico Macias. En cette fin d'octobre, nous étions juste après la résolution pacifique de la « crise de Cuba », et la crainte d'une hypothétique « Troisième Guerre mondiale » s'éloignait. La France vivait alors un « âge d'or » dans les domaines artistiques et intellectuels avec l'apparition de « La Nouvelle Vague » au cinéma, avec J.-L. Godard et F. Truffaut, et l'avènement des précurseurs influents tels que M. Leiris, J.-P. Sartre, S. de Beauvoir, J. Lacan, M. Foucault, C. Lévi-Strauss, G. Condominas, G. Balandier...

Dès mon arrivée à Paris, Monsieur Balandier m'invita à dîner chez lui dans l'intimité familiale, avec Madame Claire, et deux demoiselles, leurs filles. Nous avons dîné avec en fond sonore, la musique du célèbre compositeur japonais Hikaru Hayashi, du film muet *L'Île nue* de Kaneto Sindô. Georges Balandier l'admirait. Je l'avais vu au Japon, mais malgré un succès mondial et de nombreuses récompenses, ma perception de ce film était plutôt négative. Je le considérais comme relevant d'une poétisation affectée d'un manque d'imagination. En dépit de mon respect pour le compositeur d'avant-garde, je n'avais pas partagé mon sentiment à propos du film avec Monsieur Balandier.

Cette rencontre à Paris coïncida avec les Indépendances africaines et avec l'élection de Georges Balandier en tant que professeur à la Sorbonne. Ainsi, quelques jours après notre dîner, je pus assister à la séance inaugurale de la Chaire de sociologie et d'ethnologie de l'Afrique noire de Monsieur Balandier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Devant un parterre composé de nombreux étudiant(e)s africain(e)s, il s'exprima fièrement : « Depuis Marcel Griaule... » En fait, c'était en 1946 que Marcel Griaule avait donné pour la première fois à la Sorbonne le cours d'ethnographie africaine.

J'assistais assidûment au cours de Georges Balandier et de Raymond Mauny sur l'histoire africaine à la Sorbonne. Lors de ses prodigieuses causeries avec une dizaine d'assistants, j'ai rencontré Claude-Hélène Perrot, Youssouf Cissé et Charles Tamini, qui sont devenus de grands amis m'accompagnant au long de ma vie d'africaniste. Même temps, autres lieux, Georges Balandier, en collaboration avec Messieurs Gilles Sautter, Jacques Maquet et Paul Mercier, entre autres, organisaient des travaux pratiques à la VI^e section de l'École pratique des hautes études où je complétais ma formation à la Sorbonne.

D'Accra au Moogo, décembre 1962

Georges Balandier soutenait que pour étudier les Moose, il me fallait partir sur le terrain. Et ce fut une occasion inattendue de visiter brièvement le « pays moose » pour la première fois en décembre 1962. C'était encore grâce à E. Fukunaga de la Société africaine du Japon (Afurika kyôkai) — par laquelle j'avais rencontré Monsieur Balandier à Tokyo —, qui me recommandait cette fois-ci au ministère japonais des Affaires étrangères pour assister en qualité d'observateur au 1^{er} Congrès international des africanistes à Accra.

En dehors de Georges Balandier, j'y rencontrais de nombreux africanistes français, tels Louis-Vincent Thomas, Françoise Héritier, de célèbres africanistes africains comme Joseph Ki-Zerbo et N'sougan Agblemagnon avec qui je nouai des contacts amicaux et durables. Ce dernier nota la « double originalité » de l'événement, de réunir « les plus éminents africanistes du monde, sans distinction de disciplines scientifiques, de pays d'origine, d'appartenance politique, d'opinions philosophiques ou religieuses » « pour fonder une communauté internationale de savants : l'Association internationale des africanistes » et celle de les réunir sur « le sol africain même » (Agblemagnon 1963 : 207).

Après le congrès et une visite à Ouagadougou, L.V. Thomas me reçut gentiment à Dakar lors d'un déjeuner. En me promenant en voiture dans la ville de Dakar et vers la Corniche, il m'indiqua le bâtiment où Mamadou Dia était alors séquestré par L. S. Senghor. Lorsque plus tard L. S. Senghor, à la suite de la révolte étudiante de 1968, supprima la sociologie à l'Université de Dakar, lui-même, expulsé de Dakar, rejoignit l'Université de Paris v. Là, en l'absence de Monsieur Balandier, invité aux États-Unis, il y dirigea ma thèse pendant une année.

Après le Congrès d'Accra, je pris l'avion pour Ouagadougou. Joseph Ki-Zerbo m'avait invité à déjeuner chez lui, dans la résidence de son épouse Jacqueline, alors directrice du Cours normal de jeunes-filles de Ouagadougou. Suite au déjeuner en famille, Monsieur Ki-Zerbo me fit visiter la ville de Ouagadougou dans une voiture qu'il conduisait lui-même. Le feu du marché central passant au rouge alors qu'il n'y avait pas de circulation à l'époque, il m'expliqua en riant que le Président Maurice Yaméogo avait fait installer des feux partout à Ouagadougou pour que la ville fût digne du statut de capitale d'une république indépendante.

J'étais logé à l'Hôtel Indépendance encore inachevé, où j'ai rencontré la première mission officielle japonaise des affaires économiques. Comme nous étions à la veille de Noël, nous sommes partis ensemble à la cathédrale de Ouagadougou, construite entre 1934 et 1936, pour assister à la messe de minuit

célébrée par le cardinal Zoungrana, le premier cardinal du pays. Le lendemain matin, je suis parti avec la mission japonaise au palais du Mogho Naaba pour y saluer Naab'a Kugri. Ensuite, j'ai voyagé jusqu'à Abidjan où j'ai eu la chance de rencontrer le célèbre ethnologue moaaga, Joseph Ouédraogo, dans le restaurant du train. Il travaillait au Centre voltaïque de la recherche scientifique (le CVRS au sein de l'ancien IFAN de Ouagadougou) et il est plus tard devenu le président de l'Assemblée nationale de Haute-Volta. Je lui dois beaucoup, notamment des renseignements précieux sur les coutumes moose².

JUNZO KAWADA EN PAYS YANGA ACCUEILLI PAR LE CHEF DOURTENG NAABA,
HAUTE-VOLTA (BURKINA FASO)

Photo : J. Kawada, 1968.

2. Voir notamment ses travaux sur la polygamie et les funérailles en pays moose et sur les Kinkirsi (OUEDRAOGO 1950, 1951, 1968).

Triologue 1 : entre chercheurs chez les Moose méridionaux et chercheurs chez les Mamprussi-Dagomba

De la fin juillet au début septembre 1963, c'est toujours avec l'accord de Monsieur Balandier que j'ai participé au voyage d'études organisé par la MUF (Mission universitaire de France) dont j'étais membre depuis mon arrivée. L'équipe de ce voyage se composait de dix Français (dont l'un était dirigeant), trois Hollandais, deux Belges (un Wallon et un Flamand) et un Japonais. Nous avons visité des fermes, diverses installations sanitaires et scolaires, pour connaître l'état actuel de la coopération, en assistant également aux séminaires donnés par les coopérants. C'était une occasion précieuse pour connaître la réalité de ladite « coopération », en même temps que les différences d'opinion des participants selon leur nationalité. J'ai adressé des observations à Monsieur Balandier et plus tard, un rapport final de mission lui fut transmis.

Par la suite, je suis resté seul en Haute-Volta, et en dépendant du Centre voltaïque de la recherche scientifique (CVRS), dirigé par Jean Capron, Michel Izard et Michel Cartry, je dépouillais d'abord les documents du Centre, avant de mener deux excursions afin de me familiariser avec le pays des Moose et leurs alentours et en avoir une vue globale³. En tant que responsable de ma thèse et directeur de cette recherche, George Balandier (Balandier & Sautter 1963) publia un rapport sur les enquêtes en Haute-Volta dans les *Cahiers d'Études africaines*.

Chez les Moose, j'ai pu décrire minutieusement la composition de chaque ménage et ses transformations, avec la méthode de l'enquête villageoise

3. En mai 1963, j'ai eu une seconde occasion de me rendre sur le terrain lorsque j'accompagnais une mission japonaise en tant qu'interprète japonais-français. Celle-ci avait été invitée par le gouvernement de Haute-Volta, en vue d'étudier la possibilité d'extraire du manganèse de Tambao, situé dans une région sahélienne au nord-est du pays. Avec le consentement de Georges Balandier, je suis parti en Haute-Volta pour trois semaines, et bien que les résultats d'inspection minéralogique fussent négatifs, j'ai pu lier des relations personnelles et favorables avec les hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et du ministère de l'Intérieur. Cette situation m'ouvrit de nombreuses portes lors de mes enquêtes générales dans différentes régions en « pays mossi ». Ces deux excursions d'envergure ont été réalisées en septembre 1963 avec l'aide des hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères et du ministère de l'Intérieur. La première excursion : Zorgo, Koupéla, Pouytenga, Tenkodogo et Fada N'gourma ; la seconde : Ziniaré, Zitenga, Korsimoro, Boussouma, Kaya, Pissila, Tougouri, Mané, Téma, Yako, Samba et Koudougou. À chaque étape, les responsables administratifs et les chefs traditionnels de la région avaient été préalablement avertis de l'objectif de ma visite et mes enquêtes se déroulèrent avec le maximum d'efficacité et de facilité. Par la suite, je m'installai à Zitenga (Cercle de Ziniaré) avec un interprète moaga. J'y ai mené des enquêtes auprès de la cour du Zitenga Naaba, et dans deux villages, Tanlili et Yargo. Tanlili est habité par les Nakomse, descendants des conquérants, et Yargo, par les Nynyonse, les autochtones.

microscopique telle que nous la pratiquions généralement au Japon. C'est certainement grâce à cette description sans précédent que Michel Izard et Claude Tardits m'ont prêté leur aimable concours en révisant mon français pour publier ce rapport⁴. Quant à la méthode de George Balandier à l'époque, on pouvait relever son souci du détail dans l'article qu'il publiait dans le premier numéro des *Cahiers d'Études africaines* (Balandier 1960).

Deux ans et demi après mon premier séjour en France, et suite à mes trois visites en pays moose, j'ai commencé à travailler comme assistant de la section d'Anthropologie culturelle de l'Université de Tokyo en mai 1965. En avril 1966, le Premier festival mondial des arts nègres de Dakar m'a fourni l'occasion de repartir en Afrique et, après le festival, de faire un bref séjour à Tenkodogo en Haute-Volta. Mais c'est surtout après le II^e Congrès international des africanistes tenu à Dakar (11-20 décembre 1967) grâce au projet « Sahara et ses alentours » de l'Université de Kyoto, que j'ai mené cinq mois durant mes enquêtes sur le terrain. Me déplaçant en mobylette, je me rendis en 1968, d'abord chez les Moose méridionaux de Tenkodogo, puis plus au Sud, en pays yanga, et conjointement chez les Mamprussi et les Dagomba du Ghana du Nord.

Ce fut principalement avec les matériaux recueillis pendant cette période, complétés par ceux obtenus lors des deux excursions susmentionnées, sur les dix-sept dynasties locales moose, que j'ai préparé ma thèse⁵. En octobre 1971, j'ai soutenu *Genèse et évolution du système politique des Mosi méridionaux (Haute-Volta)* (Kawada 1971) à l'Université René Descartes (Paris v-La Sorbonne) devant un jury composé de Messieurs Georges Balandier, Louis-Vincent Thomas et Paul Mercier.

On peut lire les observations de Monsieur Balandier sur ma thèse et les articles que j'ai publiés sur les Moose dans la préface de cinq pages qu'il a bien voulu écrire pour mon livre *Genèse et dynamique de la royauté : Les Mosi méridionaux (Burkina Faso)* (Kawada 2002b). Depuis l'époque coloniale, la description de l'Empire moose par Louis Tauxier ou Dim Delobso⁶, accolé à ces royaumes moose l'image d'un système monarchique solidement constitué. Aussi, dans sa préface, Georges Balandier apprécie la remarque conclusive de ma thèse :

4. Voir la publication avec photos et tous les diagrammes généalogiques dans « Le Zitenga : rapport de mission dans le cercle de Ziniaré », *Recherches voltaïques*, 6, Paris-Ouagadougou, CNRS-CVRS, 1967.

5. Pour rédiger la thèse, j'avais obtenu une bourse de six mois de l'État français. Monsieur Michel Izard eut la gentillesse de réviser mon manuscrit.

6. Même après l'indépendance, avec les études de Gomkoudougou Kaboré ou d'Elliott Skinner.

Malgré des fondements économiques essentiellement non-cumulatifs et des conflits internes presque permanents, l'ensemble des systèmes politiques mosi a connu une pérennité remarquable, due au caractère souple de sa structure politique segmentaire, en même temps qu'au calme relatif de la situation politique dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, de la chute de l'Empire sonraï à la pénétration européenne (*ibid.* : 15).

En reprenant ma conclusion, Georges Balandier soulignait que j'avais, à la différence des Français et des Britanniques, mené des enquêtes approfondies chez les Mamprussi et les Dagomba de l'actuel Ghana, ainsi que chez les Moose méridionaux, autant de peuples qui avaient formé les mêmes groupes ethno-politiques, mais que le partage colonial avait séparés. Sans doute était-ce un avantage pour un chercheur japonais que d'être en dehors du spectre colonial. Madame Susan Drucker-Brown, dont je connaissais bien les enquêtes approfondies sur les Mamprussi, n'est jamais venue chez les Moose du territoire francophone ; à ma connaissance, aucun chercheur français spécialiste des Moose n'était jamais parti chez les Mamprusi et les Dagomba.

J'avais déjà évoqué ma « triangulation des cultures » lors de ma présentation à la soutenance. En tant qu'étudiant de la section d'Anthropologie culturelle de l'Université de Tokyo, j'ai commencé par étudier la culture japonaise en présentant mon mémoire de maîtrise sur les rites saisonniers du Japon ; je désirais ensuite étudier une autre culture qui me paraissait radicalement différente de celle de l'Occident et du Japon, afin d'acquérir un point de vue me permettant de « relativiser » le Japon contemporain hâtivement occidentalisé depuis un siècle.

L'idée de la « triangulation des cultures »⁷ suit le modèle de géodésie, à la fois pour mesurer plus précisément, et pour objectiver la subjectivité de celui qui mesure. D'un point de vue méthodologique, quand je parle du Japon, je me réfère aux Moose et à la France, et en étudiant les Moose, je pense aux faits correspondants en France comme au Japon ; c'est ainsi que pour mieux comprendre les cultures françaises, je prends les faits japonais et moose qui viennent éclaircir les faits français. Entre la triangulation des cultures et mes recherches sous la direction de Georges Balandier, un africaniste français, les liens sont indissociables.

7. « Toutefois, un dialogue entre deux parties opposées ne saurait donner un résultat fructueux : il risque même d'accroître l'antagonisme. C'est pour cette raison que j'ai toujours proposé un "trialogue", c'est à dire une confrontation entre trois parties aux différences significatives. Réfléchir sur la base de trois points de référence est un moyen efficace de relativiser et d'objectiver l'un des trois points de vue, y compris le sien propre [...] » (KAWADA 2002a : 127).

D'ailleurs, j'avais ainsi conclu ma présentation à la soutenance : « Le chemin est long, mais le jour n'est pas encore tombé... »⁸. La soutenance de ma thèse — celle du premier Japonais à obtenir le doctorat à l'Université de Paris avec une enquête sur l'Afrique — fut suivie d'un entretien avec un journaliste venu d'Afrique qui y avait assisté et un pot traditionnel chez Michel Izard, préparé impeccablement par les bons soins de Françoise Hériter, alors son épouse. Le simple fait qu'un Japonais écrive en français une thèse (« mention très bien ») sur l'Afrique et la présente dans une université en France, constituait en soi une triangulation culturelle.

MISSION UNIVERSITAIRE FRANÇAISE (MUF). TREICHVILLE (CÔTE D'IVOIRE)

Photo : Centre culturel français, 1963.

8. En concluant ma présentation à la soutenance avec cette modification parodique de la célèbre phrase d'un livre classique chinois sur l'histoire écrit en 91 avant J-C, je note que l'original était : « Le jour est déjà tombé, pourtant le chemin à suivre est long. »

Dialogue 2 : la coopération internationale

Suite à la soutenance de ma thèse, j'ai obtenu aussi une bourse de l'UNESCO pour une année de recherches sur le langage tambouriné dans la région de Tenkodogo et, après cela, l'invitation de mon vieil ami du cours de Monsieur Mauny à la Sorbonne, Charles Tamini, alors ministre de l'Éducation nationale de Haute-Volta. J'y ai travaillé encore pendant trois ans avec mon épouse, en qualité d'expert de l'Agence japonaise de coopération internationale. Notre projet visait la création à Ouagadougou d'un centre de recherches sur la technologie traditionnelle au service du développement rural.

De retour au Japon après cette mission au service du développement du pays, j'ai obtenu un poste privilégié de chercheur à l'Institut de recherches sur les langues et les cultures d'Asie et d'Afrique de Tokyo où, en dirigeant des projets internationaux, j'ai effectué plusieurs longs séjours en Afrique occidentale. Parallèlement, en France, j'ai mené des enquêtes auprès des artisans ruraux, en profitant de l'occasion des séminaires ou des cours que je donnais à Paris, ou en participant au projet de recherches des cultures françaises dirigé par le célèbre chercheur japonais d'histoire sociale française, Hiroyuki Ninomiya⁹. Au Japon également, j'ai continué à mener des enquêtes de terrain, notamment sur les techniques traditionnelles japonaises de construction navale en voie de disparition.

Ainsi, j'ai publié plusieurs articles et livres basés sur mon approche en terme de triangulation des cultures tel que je l'avais annoncé lors de la soutenance de ma thèse (Kawada 1990, 2001, 2002a). Par la suite, j'ai eu plusieurs occasions privilégiées d'échanger fréquemment avec Georges Balandier, en même temps qu'avec deux autres grands maîtres de l'anthropologie française contemporaine.

Dialogue 3 : Georges Balandier et deux autres grands maîtres, Claude Lévi-Strauss et Georges Condominas

Je ne peux terminer cet écrit nécrologique dédié à Monsieur Balandier sans mentionner les deux grands anthropologues français contemporains que j'eus la chance de connaître personnellement : Claude Lévi-Strauss et Georges Condominas. Ces grands anthropologues ayant travaillé sur des aires géographiques et terrains différents étaient tous trois d'excellents écrivains. D'ailleurs tous trois publièrent des livres, plus ou moins autobiographiques, dans la collection « Terre Humaine » dirigée par Jean Malaurie chez Plon : à savoir,

9. Par exemple, on pourrait citer ses travaux sur le « cadre de vie rurale » (NINOMIYA 1970).

SUR LE FLEUVE SUMIDA À TOKYO

Claude et Madame Lévi-Strauss, Junzo Kawada et Machiko Ogawa, Tôru Haga
Photo : Hidenobu Jinnai, 16 avril 1986.

Tristes tropiques de Lévi-Strauss (1955), *Afrique ambiguë* de Balandier (1957), et *L'exotique est quotidien* de Condominas (1965).

J'ai lu *Tristes tropiques* en français quand j'étudiais à la section d'Anthropologie culturelle de l'Université de Tokyo, où l'un de mes professeurs, Seiichi Iizumi, américaniste, m'avait parlé avec enthousiasme du charme de *Tristes Trópicos* (car lui, pour sa part, l'avait lu en portugais au Brésil). Plus tard, le professeur Izumi me proposa de le traduire en japonais. Muni d'une lettre d'introduction de Madame Chie Nakane, célèbre indianiste de l'Université de Tokyo, c'était d'ailleurs à Claude Lévi-Strauss que j'avais été recommandé lors de ma première arrivée à Paris.

Au Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS) du Collège de France, créé et dirigé par Lévi-Strauss depuis 1960, j'ai rencontré les africanistes Michel Izard, Françoise Héritier et Claude Tardits et j'assistais tant aux séminaires du LAS qu'aux cours de Claude Lévi-Strauss (en accès libre) au Collège de France. Son cours consistait en une série d'analyses minutieuses des mythes amérindiens, publiées sous le titre *Le cru et le cuit, Mythologiques I* (Lévi-Strauss 1964).

Si Georges Balandier, lors d'une conférence au Japon (voir *supra*), avait cité favorablement un article de Claude Lévi-Strauss publié dans les *Cahiers internationaux de sociologie* et imprimé au Japon en 1962, Lévi-Strauss, quant à lui, a cité Balandier pour le critiquer avec sévérité dans *La Pensée*

sauvage, publiée la même année à Paris¹⁰. Le champ des études africaines n'étant pas l'un des domaines de Claude Lévi-Strauss — dans aucun de ses écrits, notamment, dans *La voie des masques* (Lévi-Strauss 1975), on ne trouve un seul mot sur les arts africains — celui-ci a incité l'étudiant étranger que j'étais à travailler sous la direction de G. Balandier¹¹.

Bien que je garde un profond respect pour Claude Lévi-Strauss, de la gratitude pour sa générosité, pour tout ce qu'il m'a apporté — dont des renseignements utiles et des références pertinentes, envoyés même par courrier —, je dois préciser n'avoir jamais utilisé l'analyse structurale dans mes propres recherches. Ma lecture de *Tristes tropiques* demeure critique : je suis tout à fait contre les arguments de l'auteur, surtout ceux présentés dans sa « Leçon d'écriture ». Mon point de vue fut publié dans un livre de ma jeunesse *Mumoji shakai no rekishi* (Kawada 1976) que j'avais même envoyé à Monsieur Lévi-Strauss après avoir traduit mes arguments en français.

Au séminaire du LAS, j'avais l'impression que les exposés de l'analyse structuraliste appliquée aux matériaux africains n'étaient jamais réussis. Je pense que la méthode de l'analyse structurale de Lévi-Strauss a été conçue à partir des sociétés qui se ressemblaient déjà entre elles, ce qui facilitait la tâche d'établir des structures en commun parce que ces sociétés correspondaient à un modèle fondamentalement identique. Ses expériences et ses voyages dans de vastes régions au Brésil et sa collecte d'objets pour les musées lui ont été très précieuses. Par ailleurs, les sociétés amérindiennes du Nouveau Monde lui fournissaient un terrain privilégié, étant donné que les habitants nouveaux venus relativement homogènes se répandaient jusqu'à l'extrême sud du continent en un temps assez court, où ils développèrent des cultures localement variées. Je pense que dans beaucoup de régions du continent

10. LÉVI-STRAUSS (1962 : 311). Pourtant, ce qui me paraissait dommage était le fait que le passage cité comprenait une coquille d'un article d'origine dont Monsieur Balandier m'avait donné le tiré-à-part avec sa correction faite à la main : « clanique » au lieu de « classique » dans *La Pensée sauvage*. Ce ne serait qu'un petit détail, et cela ne changerait pas essentiellement la critique de Lévi-Strauss envers Balandier, mais si je ne le mentionne pas, cette petite méprise resterait sans correction.

11. Néanmoins, pour d'autres chercheurs français du Laboratoire, la situation était différente. Françoise Héritier, qui avait été pourtant formée comme africaniste par Balandier, avait été incitée par Lévi-Strauss à rompre les relations avec Balandier, au moment où Lévi-Strauss a voulu la nommer son successeur au Collège de France et au LAS. Michel Izard, qui a soutenu sa thèse de doctorat sur l'ancien royaume moose de Yatenga dirigée par Georges Balandier, a fait les frais de la rivalité entre les deux hommes. Lors de la soutenance de sa thèse, Lévi-Strauss a quitté la tribune en faisant la grimace, après le discours de soutenance de Michel et juste avant celui de Balandier, directeur de thèse. Il va sans dire que Lévi-Strauss était absent au pot traditionnel de l'après-soutenance.

africain, l'histoire du peuplement est beaucoup plus compliquée et que l'idée de transformations locales d'un modèle structural n'est pas concevable.

Ce débat fut évoqué lors de mes conversations avec Claude Lévi-Strauss en mars 1977, à l'occasion de la publication de la traduction en japonais de *Tristes tropiques*. Nos conversations se poursuivirent lorsque je passais par Paris, en route pour l'Afrique, ou au retour, et jusqu'en 1986 à Tokyo, avec son épouse, pendant que nous nous promenions en bateau sur le fleuve Sumida et par les canaux en visitant le vieux quartier populaire Fukagawa où je suis né.

J'ai traduit en japonais un recueil de ses écrits inédits sur le Japon, intitulé *L'Autre face de la lune* (Lévi-Strauss 2011) et établi l'édition japonaise en 2014. Je l'ai traduit parce que j'avais trouvé ses interprétations des cultures japonaises très intéressantes, notamment l'analyse faite par sa « triangulation des cultures » (comme je lui en parlais fréquemment, il me disait en japonais « *bunkano sankaku sokuryô* »), à savoir, la comparaison de la culture japonaise avec son origine, celle de *Sundalande*, qui correspond à l'Indonésie d'aujourd'hui, et les traditions orales des Amérindiens émigrés par l'isthme de Bering. J'y admire surtout son analyse de l'épisode du lièvre blanc des mythes japonais rapporté au lièvre blanc d'Inaba des versions amérindiennes qui est unique et parfaitement convaincante.

Je garde une admiration particulière pour Georges Condominas — que comme d'autres j'appelais « Condô » — notamment pour son engagement auprès des peuples vietnamiens, dont les Mnong gar. C'était un ethnologue « engagé », se qualifiant lui-même « d'Eurasien », né de père grec, d'ancêtres écossais, français et probablement celtes, et de mère chinoise et vietnamienne, descendante de portugais, anglais et écossais. Il était admirablement doué comme ethnographe : en langue, en dessin, en photographie, en cinéma, mais avant tout, son empathie envers autrui. Lorsque j'avais fait sa connaissance, il était marié avec Claire Merleau-Ponty, muséologue et spécialiste des arts graphiques des autochtones australiens, nièce de Maurice, célèbre philosophe de phénoménologie existentielle.

Georges Condominas était invité à l'occasion du cinquantenaire de la Société japonaise d'ethnologie pour faire un discours commémoratif. J'étais son traducteur. J'arrivais à l'aéroport de Tokyo pour l'accueillir, mais un peu en retard, et le trouvais assis sur un banc dans la salle d'attente en train de rédiger son texte pour sa conférence prévue le lendemain. Je passai toute la nuit à l'hôtel à traduire son manuscrit à mesure qu'il l'écrivait. Son élocution, « L'Ethnologie du Japon vue de l'Asie du Sud-Est » (Condominas 1985), fut magnifique, érudite, fine et juste.

Quand Condô nous invita à Montargis, chez Raoul Nordling, l'oncle de Claire, il m'a amené au célèbre canal de Briare, où grâce à lui, j'ai commencé

à m'intéresser aux techniques de navigation fluviale dans une perspective comparée, surtout avec celles du Japon. Condô se méfiait de la théorisation qui cachait « l'existence réelle » des sociétés comme celle des Mnong gar chez qui il vivait pour son enquête de terrain (Condominas 1957, 1985). Plus tard, sa lutte pour la reconnaissance en ethnologie de la culture matérielle et pour la sauvegarde des patrimoines immatériels de l'Asie du Sud face à la domination occidentale à la fois politique, économique et militaire émanait directement de son travail sur le terrain (*fieldwork*). Condominas, se fondant littéralement dans l'histoire et le quotidien des peuples vivant dans son Indochine natale, au Viêt-Nam, parlera de l'expérience du terrain comme « le moment le plus important de la vie professionnelle », « notre laboratoire et un rite de passage », celui par lequel l'on devient « anthropologue » (Condominas 1972 : 2).

CHEZ LES CONDOMINAS, PARIS XIII^E — J. KAWADA, G. CONDOMINAS
ET CLAIRE MERLEAU-PONTY

Photo : J. Kawada, circa 2005.

La politique de Balandier et la « dynamique du dehors »¹²

L'engagement de Condô envers les peuples qu'il étudiait était profond et durable, mais d'un caractère plutôt émotionnel. Or, l'engagement de Balandier auprès des sociétés africaines était décidemment politisé et dynamique. En tant qu'anthropologue, ma pensée revient tout naturellement à Georges Balandier pendant la Résistance à l'occupation nazie, à ses séjours en Afrique pendant les soulèvements pour les Indépendances, à son « anthropologie politique » menée, entre autres, en liaison avec la politique étrangère du Président Mendès France. Étudier l'aspect dynamique des sociétés en mutation devait être pour lui tout à fait naturel.

Georges Balandier a situé les sociétés africaines dans une perspective plus large comme une partie du « Tiers-monde ». Ayant été formé comme africaniste par lui, j'ai travaillé pendant des années pour valoriser les techniques traditionnelles au service du développement rural et j'avançais que, plutôt d'introduire les techniques occidentales, il s'agissait d'abord de développer les échanges interrégionaux en Afrique. J'ai insisté sur ce point en octobre 2010 lors de ma conférence de Ouagadougou commémorant le cinquantenaire de l'indépendance, et à nouveau, en janvier 2013, dans le cadre d'un séminaire à Ouagadougou, lors de ma dernière visite au Burkina Faso.

En respectant l'initiative des Africains, j'ai coopéré avec eux, en tant qu'un « agent catalytique », sur la base de ce que j'avais appris de Georges Balandier :

Pour la première fois dans l'histoire, les diverses sociétés et cultures sont désormais toutes communicantes, matériellement et intellectuellement — par les échanges, les confrontations politiques et les « images » d'elles-mêmes qu'elles se renvoient respectivement. Il est devenu possible de confronter toutes les expériences humaines, au moins en principe, et les références externes ont une incidence croissante sur les choix fondamentaux effectués (ou subis) par les nations, les groupes sociaux et les individus. C'est au plan international, l'équivalent du phénomène observé par les anthropologues dans leurs récentes études d'acculturation portant sur les sociétés de petites dimensions : les relations à l'entourage, la « dynamique du dehors », favorisent l'apparition d'alternatives nouvelles. Enfin, il est nécessaire d'évoquer les conséquences d'une information généralisée et rapide transmise par les media ; l'événement qui envahit la vie quotidienne, les informations relatives aux expériences en cours dans les divers pays, en même temps qu'ils contribuent à l'émergence de solidarités nouvelles, élargissent le champ des alternatives. La comparaison s'impose en quelque sorte d'elle-même et devient une force de transformation — y compris la transformation des projets révolutionnaires. À ce niveau, l'intervention de l'anthropologie,

12. Voir aussi la première partie et la conclusion de *Sens et puissance* (BALANDIER 1971b).

qui est une sociologie comparative tout autant qu'une sociologie qualitative, se trouve scientifiquement fondée (Balandier 1971a : 211).

En poursuivant ma méthode de « triangulation des cultures », je continue aujourd'hui à mener au Japon des recherches sur le terrain, entre autres, sur les techniques traditionnelles en voie de disparition.

Je garde précieusement l'un des derniers livres que Monsieur Balandier m'a envoyé en 2014, *Du social : par temps incertain* (Balandier 2013), avec la dédicace à nous deux, écrite comme d'habitude au stylo plume et sa carte de vœux du nouvel an dont l'adresse sur l'enveloppe est écrite aussi de sa main (Fig. 1-3). Je suis infiniment touché par sa sincérité, mais surtout par ses pensées toujours soucieuses de l'état actuel de la société, avec un cœur profondément engagé (au sens sartrien) dans ce « comparatisme » qui « devient force de transformation », cette « dynamique du dehors » qui nous façonne.

À DEAUVILLE EN AOÛT 1980 AVEC GEORGES BALANDIER, MACHIKO OGAWA
ET MADEMOISELLE RIN KAWADA

Photo : J. Kawada, 1980.

Kampaï !

Tout d'abord... se détendre, en bien mangeant et en bien buvant — c'était aussi une précieuse leçon de vie donnée par ce maître qui avait l'estomac aussi solide que le cerveau. Monsieur Balandier et Madame Claire Balandier nous invitèrent avec mon épouse au déjeuner gastronomique à la Brasserie du Lutetia et plus tard, avec notre fille de cinq ans à leur maison de campagne à Deauville pour y passer deux jours bien reposants. Georges Balandier, pour moi, était non seulement un Comtois militant et politisé mais aussi un homme qui témoignait d'une sincérité infinie pour sa compagne. Plus tard, vu son état de santé, mon épouse et moi, nous avons été voir Claire Balandier, lui remettre un cadeau d'anniversaire en décembre, mais « le pot » se prenait désormais plutôt à l'extérieur, dans un café à Montmartre.

CHEZ LES BALANDIER EN NORMANDIE

Photo : J. Kawada, 1980.

Je terminerai sur une dernière anecdote. Lorsqu'en automne 1961, Georges Balandier vint pour la première fois au Japon, il fut impressionné de voir partout des kakis, un fruit abondant en cette saison. En tant que grand amateur d'alcools, il me posa une excellente question : « Pourquoi les Japonais ne

fabriquent-ils pas de liqueur de kaki ? » Après m'être renseigné à ce propos, je lui répondis : « parce qu'il comprend trop de tanin. » Mais dernièrement, j'ai appris qu'après beaucoup d'essais, on a finalement réussi à fabriquer de la liqueur de kaki.

C'est pourquoi, en souvenir du Japon de notre maître et de son « histoire personnelle indissociable de celle des Autres » (Balandier 1977 : 103), je voudrais porter un toast « *Kampai* ! » à la santé éternelle de Georges Balandier.

Université d'Hiroshima, Université de Tokyo, Institut de recherches sur les langues et les cultures d'Asie et d'Afrique ; Membre de l'Académie universelle des cultures.

BIBLIOGRAPHIE

- AGBLEMAGNON F. N'S., 1963, « I^{er} Congrès des Africanistes : Accra, 10-18 décembre 1962 », *Revue française de sociologie*, 4 (2) : 207.
- BALANDIER G., 1955, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, A. Colin.
- 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon (« Terre humaine »).
- 1960, « Structures sociales traditionnelles et changements économiques », *Cahiers d'Études africaines*, I (1) : 1-14.
- 1962, « Réflexions sur une anthropologie dynamique et critique », *Journal d'études ethnologiques du Japon*, 26 (2) : 27-32.
- 1965, *La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette (« La vie quotidienne »).
- 1969 [1967], *Anthropologie politique*, Paris, PUF.
- 1971a, « Réflexions sur une anthropologie de la modernité », *Cahiers internationaux de sociologie*, 51, juillet-décembre : 197-211.
- 1971b, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, PUF (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »).
- 1972, « La sociologie », *Revue internationale des sciences sociales, études du développement*, UNESCO, XXIV (1) : 75-85.
- 1977, *Histoire d'Autres*, Paris, Stock.

- 1980, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Balland.
- 2003, *Civilisés, dit-on*, Paris, PUF.
- 2013, *Du social par temps incertain*, Paris, PUF.
- BALANDIER G. & SAUTTER G., 1963, « Mission M. Cartry-G. Remy en Haute Volta (1962) », *Cahiers d'Études africaines*, XXX (3), 11 : 435-442.
- CONDOMINAS G., 1957, *Nous avons mangé la forêt de la pierre-génie Gôo, chronique de Sar Luk, village des Mnong Gar*, Paris, Mercure de France.
- 1965, *L'exotique est quotidien. Sar Luk, Viet Nam central*, Paris, Plon.
- 1972, « Ethics and Comfort. An Ethnographer's View of his Profession, Distinguished Lecture », *Annual Report of the American Anthropological Association*, April : 1-17.
- 1985, « L'Ethnologie du Japon vue de l'Asie du Sud-Est », *Le Journal d'Études ethnologiques du Japon*, 50 (1) : 1-26.
- KAWADA J., 1970, « The Basis of Chieftanship among the Southern Mossi and the Yansi in Upper Volta », in *Proceedings VIIIth ICAES, Tokyo*, Science Council of Japan, 3 : 38-40.
- 1971, *Genèse et évolution du système politique des Mossi méridionaux. Haute Volta*, Thèse de doctorat, Paris, Université de Paris V - René Descartes.
- 1976, *Mumoji shakai no rekishi* (« Histoire des sociétés sans écriture »), Tokyo, Iwanami : 216-221.
- 1990, « Techniques du corps dans la technologie traditionnelle », in J. KAWADA (dir.), *Boucle du Niger. Approches multidisciplinaires*, Institut de recherches sur les langues et cultures d'Asie et d'Afrique, vol. 2, Tokyo, Tokyo University of Foreign Studies : 111-140.
- 1996a, « Postures de portage et de travaux manuels — en rapport avec d'autres domaines de la vie japonaise », communication au colloque « Culture et usages du corps », Saint-Germain-en-Laye, 1- 4 mars 1996 (multicopié).
- 1996b, « Human Dimensions in the Sound Universe », in R. ELLEN & K. FUKUI (eds.), *Redefining Nature*, Oxford-Washington DC, Berg : 39-60.
- 1997, « Le Portrait et le nom propre », *Gradhiva*, 21 : 1-37.
- 1998, *La Voix : Étude d'ethno-linguistique comparative*, trad. Sylvie Jeanne « Koe », préf. Marc Augé, Paris, Éditions de l'EHESS.
- 2001, « Dialogue among Civilizations : The Political Aspects of the Dialogue of Civilizations », Kyoto, UNESCO-United Nations University : 44-50.
- 2002a, « Est contre Ouest : au-delà de la dichotomie et pour une prise de conscience des différences », numéro spécial « D'est en ouest : civilisations en miroir », *Diogène*, 200 (4) : 117-128.

- 2002b, *Genèse et dynamique de la royauté : les Mossi méridionaux (Burkina Faso)*, préf. G. Balandier, Paris, L'Harmattan (« Études africaines »).
- 2005, « Moral and Aesthetic Aspects of Suicide among the Japanese : Seppuku, Self-immolation, and *shinjû*, Double-suicide of Lovers », in A. BÄHR & H. MEDICK (eds.), *Sterben von eigener Hand : Selbsttötung als Kulturelle Praxis*, Köln, Böhlau Verlag : 277-290.
- 2015, « Remarques générales sur le langage tambouriné des anciens royaumes Mossi (Burkina Faso) », in J. KAWADA (dir.), *Cultures sonores d'Afrique VI*, Université Kanagawa, Japon : 101-118.
- LÉVI-STRAUSS C., 1952, « La notion d'archaïsme en ethnologie », *Cahiers internationaux de sociologie*, 12 : 3-25.
- 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
- 1962, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- 1964, *Le cru et le cuit, Mythologiques I*, Paris, Plon.
- 1975, *La Voie des masques*, Genève, Skira.
- 2011, *L'autre face de la lune. Écrits sur le Japon*, préf. J. Kawada, Paris, Éditions du Seuil.
- NINOMIYA H., 1970, « Un cadre de vie rurale au XVII^e et au XVIII^e siècle : la seigneurie de Fleury-en-Bière (1^{er} article) » (extrait de *Paris et Ile-de-France — Mémoires*, tomes 18-19, 1967-1968), Paris, Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris.
- OUEDRAOGO J., 1950, « Les funérailles en pays Mossi », *Bulletin de l'Institut français d'Afrique noire*, série B, 122 (2) : 441-455.
- 1951, « La Polygamie en pays Mossi », *Notes africaines*, 50 : 46-52.
- 1968, « Les Kinkirsi », *Notes et Documents voltaïques*, 1 (2) : 3-6.
- WESTERMANN D., 1952, *Geschichte Afrikas. Staatenbildungen südlich der Sahara*, Cologne, Greven.

RÉSUMÉ

Ce texte témoigne de la dynamique des échanges universitaires et personnels, dans les années 1960, entre un africaniste japonais, l'auteur, et Georges Balandier ainsi que d'autres anthropologues francophones. Un portrait original de Balandier émerge pour la période pendant laquelle il développait son anthropologie dynamiste et justement l'idée que « l'histoire personnelle reste indissociable de celle des Autres » (*Histoire d'autres*, Balandier, 1977).

Mots-clés : Georges Balandier, Georges Condominas, Claude Lévi-Strauss, anthropologie dynamique, histoire d'autres.

ABSTRACT

Trialogues for Georges Balandier: A Most Serene and Dynamic Comtois. — This text attests to the dynamics of academic and personal exchanges, in the 1960s, between a Japanese Africanist, the author, and Georges Balandier, as well as other francophone anthropologists. An original portrait of Balandier emerges of the period during which he was developing Dynamist Anthropology and the idea that "personal history cannot be dissociated from that of Others" (Balandier 1977).

Keywords: Georges Balandier, Georges Condominas, Claude Lévi-Strauss, dynamic anthropology, history of others.